

Luc Massardier

Josépha



Éditions La Gauloise

Luc MASSARDIER

JOSEPHA

Roman

Les Editions La Gauloise

JOSEPHA

Tout a commencé un matin, sur une place de marché un jour de soleil. « Quel imbécile celui qui ne vient pas », se disait cette femme qui ne voyait pas que tout le monde ne regardait que son décolleté. Elle fredonnait ses chansons en remplissant son panier. Les légumes, les fruits, humm, ça sentait bon. Son sourire rebondissait d'étals en étals et jaillissait partout. Pourtant que son âme était sombre. Qu'est ce qui n'allait pas pour qu'elle sente soudain l'envie de pleurer en me voyant ?

Moi je sortais de mon divorce. Ma femme avait pris un avocat et m'accusait de choses invraisemblables. Le juge l'avait écoutée en me regardant comme un malade mental. C'est vrai que je disparaissais souvent de la maison pour échapper aux nouvelles prétentions politiques de mon épouse. Elle s'était engagée dans son mouvement douteux d'extrême droite et ça je ne pouvais le supporter, moi, un ancien baba cool. J'aurais pu prendre un poste de prof de français en collège, mais ça ne me disait vraiment rien. Je préférais vagabonder au fil de mes lectures et de mes randonnées. L'héritage que j'avais reçu nous avait permis de vivre sans m'obliger de travailler. Je faisais

parfois des piges dans des journaux contestataires, et c'est quand la banque m'a mis en demeure de payer un dernier crédit que j'ai disparu pour de bon pendant quelque mois. Un huissier a réussi à me retrouver et à m'obliger à honorer cette ultime dette. Je n'avais plus rien, mon compte en banque était vide. Il a fallu mettre l'appartement en vente et du coup mon ex a pris les devants en demandant le divorce. Ça tombait bien, je ne pouvais plus vivre avec elle et ça a mis un terme à cette union foireuse. Je ne m'en sortais pas trop mal en échappant à la pension alimentaire. C'était déjà ça. J'avais trouvé un petit studio et m'étais engagé à écrire un nouvel article sur la distribution du commerce équitable. Mais je traînais et n'arrivais pas à conclure. J'allais pourtant sur toutes les foires de la région pour rencontrer les petits producteurs. J'aimais flâner sur ces marchés au milieu des fruits et légumes et c'est là qu'un matin j'ai vu cette belle femme qui m'a regardé bizarrement.

Elle a baissé les yeux et moi j'étais en face d'elle avec l'envie de lui ouvrir mes bras. Je me souviens, la voiture est arrivée à ce moment-là. Elle a foncé sur nous sans raison, et l'a renversée, là devant moi. Sa tête a cogné le trottoir et le choc l'a propulsée dans mes bras qui ne savaient comment l'accueillir. De tout son corps elle a glissé sur moi et son sang qui coulait sur mon ventre était chaud. La foule autour de nous faisait cercle. Le silence de son souffle coulait lentement sur moi et je voyais ses yeux s'envoler et son haleine me pénétrait au plus profond de moi. C'était à l'intérieur de moi que je la sentais, cette femme qui était en train de mourir dans mes bras. Si elle a fait des grimaces, je ne les ai pas vues. Je ne voyais que ses yeux qui m'avaient pénétré au-delà de moi-même. La foule faisait mouvement, mais je restais collé à elle. Nous étions soudés sur le trottoir, la mort

dans mes bras, indestructibles. Le chauffard était un adolescent tout pâle qu'on aperçut de loin. Les sirènes et les cordons de police n'en finissaient pas de semer le désordre. Moi, je tenais cette femme comme un forcené, je ne voulais plus desserrer mon étreinte pour la quitter. Elle m'appartenait. Les secours voulurent me détacher d'elle, mais je résistais. Je ne voulais pas qu'ils me l'enlèvent, j'étais elle, on ne faisait plus qu'un, j'étais elle et moi à la fois, j'en avais la certitude, définitivement je ne pouvais pas, je ne voulais pas la lâcher.

Cela n'était pas raisonnable, je le sais maintenant, comme le scandale que je fis pour résister et rester collé à cette femme venue mourir dans mes bras. Les forces de l'ordre n'y allèrent pas par quatre chemins pour me détacher et je me suis retrouvé interné dans un service de psychiatrie. Les drogues que l'on me fit prendre n'y changeaient rien, je restais collé à elle. Elle m'appartenait pour toujours et personne ne pouvait effacer son sang sur le trottoir qui avait coagulé nos deux destins. Je restais collé à elle, et cette union avait valeur d'éternité. Elle n'était plus là, mais je la sentais au fin fond de moi, jusque dans mon sexe et tous les instants je la caressais. Sur mes épaules, dans mon ventre, sur mes cuisses, elle était partout, dans l'air que je respirais, dans ce que je mangeais, dans ce que je buvais. Je la touchais mais elle aussi me touchait et je n'arrêtais pas de jouer avec ses jambes, avec ses seins, ses cheveux, sa blancheur. L'image du sang sur ses lèvres pouvait me revenir soudain, je le voyais alors s'épancher lentement prêt à la noyer avec les sirènes qui hurlaient pour me faire pleurer. J'allais la fuir, quant au milieu de mon délire je la voyais réapparaître, plus belle encore, s'installant doucement en moi comme dans un transat. Je m'envolais alors

sur des paquebots fous qui nous enlaçaient au milieu des océans. Mais ce n'étaient que des couloirs d'hôpital que j'arpentais.

J'avais changé d'identité pour prendre celle de cette femme. Je n'étais plus le seul à occuper mon corps, elle y avait sa place et l'on irait comme ça, tous les deux, au bout du monde. Son souffle me faisait respirer. Il me pénétrait et je ressentais sa permanence halluciner ma vie. Elle était en moi et j'étais elle, nous ne faisons qu'un.

Peu m'importait l'hôpital où j'étais enfermé, sa sinistrose ne me dérangeait pas. Ma liberté ? Je n'avais même plus l'idée de ce que c'était. Mon délire remplissait tout mon temps. Les autres patients me laissaient tranquille, seuls quelques imbéciles voulaient me faire renoncer, mais je résistais.

Heureusement la femme résistait elle aussi en moi. Elle me disait de ne pas céder, qu'elle était bien avec moi, que j'étais son père, son époux, son amant pour la vie. Elle me remplissait de sa présence et moi je la sauvais de sa tristesse. Je savais tout de sa vie, sa beauté mais aussi sa cruauté. Elle me disait que le jeune chauffard qui l'avait tuée était son fils et que je devais le retrouver. Et elle me promettait bien plus encore.

Ma situation empirait. Je ne supportais plus leurs pilules qui me déformaient la bouche avec des contractures du diable. J'errais dans ces couloirs trop hauts en longeant les murs, les mâchoires serrées, parfois à quatre pattes, mais je me suis toujours relevé. La psychiatrie s'obstinait et moi je divaguais toujours avec cette femme qui était devenue moi. Personne de mon entourage ne s'était inquiété de ma disparition.

Un jour j'eus quand même la visite d'un grand bonhomme mal habillé venu me questionner sur cet accident dont j'avais été témoin. La famille de la défunte était bien connue pour ses

scandales financiers, me dit-il. La rumeur se propageait aussi que ce n'était pas un accident mais bien une tentative d'assassinat du fils qui conduisait la voiture. On disait qu'il l'avait écrasée volontairement et qu'il était dans le coma, sous écrou, dans un service de réanimation, inculpé de tentative d'assassinat.

Mon visiteur me montra la photo de l'accident parue dans la presse. Je ne l'avais encore jamais vu et ce fut un nouveau choc. Le cliché immortalisait la femme et moi comme un vrai couple enlacé dans une scène d'amour. Nos regards ne trompaient pas. Je contemplais un long moment cette image. Nous étions beaux, je voulais la garder et confiais au bonhomme que cette femme était toujours en moi. J'eus droit à un regard dubitatif et le bonhomme me déclara tout net qu'il ne croyait pas à ces sornettes. *Ce n'est pas tout*, ajouta-t-il, *on pourrait aussi vous prendre pour le père du fils qui a foncé sur sa mère*. Là, c'est moi qui avais du mal à comprendre. On allait en profiter me dit-il, en reboutonnant son pardessus. Il me conseilla de repenser à tout ça en m'assurant qu'il reviendrait bientôt. Je n'en revenais pas. Cruelle, la femme qui était en moi restait muette et ne m'aidait pas à y voir clair. Elle maintenait le mystère et je me retrouvais encore plus dissocié avec cette histoire de fils assassin. Je me disais que s'il était son fils, il devait être aussi le mien ; je devenais ainsi le berger chaste qui abritait sous son aile une nouvelle trinité et mon double des ténèbres m'entraînait à persévérer.

Tout se bousculait dans mon cerveau. Mon visiteur m'avait fait prendre conscience du vide dans lequel je me traînais. Je ne pensais plus, je végétais dans cet hosto depuis des mois, passant mes journées au-dessus des radiateurs et mes nuits dans un mauvais sommeil chimique. Qu'est-ce que j'attendais ? En

dehors de la femme qui me possédait, il n'y avait personne dans ma vie. Je m'y étais fait et voilà que ce bonhomme, comme par miracle s'intéressait à moi. Il revint plusieurs fois et ne prit pas de gants pour me faire comprendre que cette femme que je croyais engloutie en moi était morte et bien morte. Elle n'avait plus besoin de moi comme sarcophage. Je n'étais pas une momie. La vie, répétait-il continuait à l'extérieur et j'y avais encore un sacré rôle à jouer, me confia-t-il. J'ai un secret pour vous. Lequel ? Il me l'indiquerait bientôt. Il savait faire monter la pression. Quand il repartait je passais mon temps à l'attendre. Du coup, l'étreinte de la femme en moi commençait à se desserrer. En longeant mes couloirs je me surprénais à échafauder des scénarios où elle n'avait pas sa place. Ce visiteur avait instillé en moi le début d'un désir d'émancipation voire de libération. Je ne pouvais plus rester là, enfermé dans ces murs à ne rien faire. Comment m'avait-il retrouvé ? Qu'avais-je fait pour qu'il arrive jusqu'à moi ? J'étais un parfait inconnu. Le vieux filou, comme il me l'expliqua plus tard, n'avait eu qu'à demander aux pompiers dans quel hôpital ils m'avaient enfermé.

Un soir je rêvais que la femme et moi nous descendions le long d'une rivière souterraine dans une grande barque pleine de coussins. Elle avançait lentement et l'ivresse des profondeurs soudain me fit ramer comme un fou. Tu m'y encourageais, femme morte, et je te sentais applaudir au-dedans de moi. Ta présence sortait de mes prunelles et nous arrivâmes dans un grand jardin qui nous ressemblait. Mais le fils était là, avec son grand corps et son sourire triste. Lui un assassin, moi son père ?

Vint finalement le jour où mon bonhomme, toujours aussi mal habillé, me déballa le vrai but de ses visites. La mort accidentelle de cette femme ouvrait une multitude de conflits

pour son héritage. La famille et le conseil d'administration ne pouvaient se mettre d'accord. Il y avait là beaucoup d'argent à récupérer et le plus proprement du monde, me dit-il, au prix d'un simple subterfuge. Si on savait s'y prendre, l'héritage de cette femme tomberait dans nos bras. Ça vaudrait mieux pour moi que de me trimballer avec son cadavre dans les couloirs d'un hôpital. Ce qu'il me proposait c'était tout simplement de me faire passer pour le père du chauffard et de réclamer à ce titre la tutelle de son héritage.

Tout vient de la photo, m'expliqua-t-il. Cette photo de l'accident parue dans tous les journaux, tout le monde l'a vue. L'idée lui était venue de me faire passer pour le père du chauffard et de me faire nommer son tuteur légal. Grâce à ce petit tour de passe-passe, à nous la fortune ! J'étais abasourdi. Je n'étais pas un escroc.

Il se mit alors à m'expliquer que c'était ça ou la fortune au financier du groupe, un requin de la finance, pas très propre. À moi de choisir, la mort à l'asile ou le feu de l'aventure. Il n'y allait pas de main morte, le vieux roublard. Comment lui résister ?

Trois jours plus tard, il m'a fait sortir de l'asile comme il me l'avait promis. C'est lui qui m'attendait dehors. Sans me poser de questions, je suis monté dans sa voiture et nous avons roulé toute la nuit sans rien nous dire. Je sombrais sans réponse dans un abattement plein de cauchemars. Je rêvais qu'il voulait m'entraîner sous un chêne où il trônait comme un roi. L'arbre était immense et je voyais clairement des pendus qui se balançaient dessous. Il les écarta d'un revers de manche et se pencha vers moi pour m'expliquer que les pendus étaient mes

frères. Il les avait fait pendre un à un et maintenant j'étais le dernier.

Je me réveillais en sursaut. Revenant à moi, je trouvais le bonhomme toujours assoupi sur son volant. Cette fois, c'est moi qui le réveillais. Tout dans son discours se mit aussitôt à tourner autour de l'argent qu'on allait récupérer. Il en parlait comme d'une étoile au centre de l'univers qui s'étend et recouvre tout et moi aussi je pensais la même chose. J'avais soudain le même besoin de posséder des brassées d'argent, de les manipuler. L'or qu'on allait dérober aurait le pouvoir de me libérer de la femme. Je n'en voulais plus de l'image de son corps écrasé sur moi. Cela avait assez duré, je devais me débarrasser complètement d'elle. J'étais sorti de l'hôpital et de ses griffes. Son or allait la remplacer. C'était plus facile. Le tout, sans la moindre violence, rajoutait le bonhomme, une entreprise très raisonnable ! Mais raisonnable ne veut pas dire garanti. Quelles preuves avait-il que tout se passerait comme prévu ? L'affreux avait réponse à tout : *Gros benêt*, on en fera une affaire pourrie, on fera durer la procédure et plus on agira vite, mieux ça vaudra. Le bougre ne comprenait pas que je sois aussi mou. Moi aussi je ne comprenais pas ce reliquat d'hésitation qui restait accroché à mon inertie. Finalement, au bout d'un moment, il a redémarré pour m'annoncer qu'on allait maintenant retrouver Josépha, celle qui m'introduirait dans la famille. Josépha ! C'était la première fois que j'entendais ce nom et ça n'allait pas être la dernière.

A suivre...